

Déception – mot choisi et commenté par Agnès Desarthe

Souvent, je me demande pourquoi je fais ce métier, écrivain. Je me demande aussi, pourquoi je traduis. J'aime les langues, j'aime la syntaxe, j'aime les histoires, mais ce n'est pas ça, au fond, qui m'attire.

Chaque fois que l'on me donne l'occasion de parler de mon travail, un mot revient: la déception. C'est elle, la déception qui inaugure et clôt. Avant de commencer un livre, je pense toujours qu'il sera excellent, c'est idiot. J'ai besoin de m'en convaincre, sinon, je n'y vais pas, l'eau est trop froide. Mais dès que je commence à écrire, c'est moins bon que ce que je prévoyais. Je suis déçue. Vient ensuite le patient travail de reconquête, de reconstruction du livre rêvé. Ensuite c'est l'illusion qu'il est réussi (tout simplement parce qu'il touche à son terme. En l'occurrence « réussi = « fini »), et, pour finir (nouvelle déception) le constat d'un échec: j'ai beau faire, ça n'est jamais que moi qui écrit.

Quand je traduis, c'est la même chose. Au moment de la lecture, le texte source me fascine, je nage dans l'Anglais, j'y suis parfaitement à mon aise. Vient le temps de la traduction et, immédiatement, je déchois: je tombe dans le français, dans ses subordonnées à rallonges, dans son indigence sensorielle. J'aime traduire des chef-d'oeuvres. je ne suis jamais à leur hauteur.

Déception. En Anglais le mot signifie tromperie.

Mais restons, pour une fois, dans le Français. Je crois que j'aime être déçue. Ou alors peut-être est-ce autre chose, de plus ambigu, de plus ambivalent: j'ai besoin de revivre à l'infini cette expérience de la chute, aussi parce qu'elle s'accompagne d'une obstination à accomplir malgré tout. J'aime ce défi désespéré, cet acharnement qui ne connaît d'autre victoire que celle remportée par la volonté dans son combat contre le réel. Ce n'est pas du masochisme, c'est de la rébellion: allons-y puisque c'est impossible, que c'est interdit, que c'est perdu d'avance.

J'aurais aussi pu choisir le mot: idéalisme...